L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : rue de Chartres No 323. NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI MATIN, 6 AVRIL 1895. Fondée le 1er septembre 1827.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La, as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.
SAMEDI, 6 AVRIL 1895.

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 3e page.

VENTES DE CE JOUR.

Par W. I. Hodgson & Fils, au hangar 8 de l'Illinois Central R. R., 2 wagons de pommes de terre.

Encore l'annexion d's Iles Hawaii.

Ils sont tenaces, les étrangers qui se sont établis aux îles Hawaii et, après y avoir fait fortune dans l'industrie sucrière, ils ont profité de la docilité et de l'apathie des habitants du pays pour s'en rendre les maîtres et en faire les instruments de leurs ambitions commerciales. Le but qu'ils poursuivaient n'a jamais été l'affranchissement des Canaques. Ce qu'ils voulaient, ce n'était ni l'abolition de la royauté, ni l'établissement de la forme républicaine, mais l'annexion des îles aux Etats-Unis, pour pouvoir jouir des avantages que l'Union offrait à ses producteurs de sucre. Rien que d'assez naturel là-dedans, puisque les Etats-Unis sont le principal marché où ils placent leurs produits. En fait, ils voulaient entrer dans l'Union, pour faire concurrence aux industriels de l'Union. Tout ce qui s'est passé, depuis un an ou deux, aux îles Hawaii n'avait pas d'autre but.

Le gouvernement de Washington les a laissé faire comme ils l'entendaient; il n'a pas voulu intervenir dans leurs démêlés avec la reine et avec les Canaques; mais il s'est toujours et obstinément refusé à les annexer aux Etats-Unis, ce qui ne faisait pas leur affaire, attendu que l'annexion était le seul but qu'ils poursuivaient.

Mais ils ne sont pas gens à se rebuter pour si peu. Battus une première, une seconde fois, ils reviennent à la charge; il leur faut l'annexion pour la satisfaction de leurs intérêts commerciaux. C'est leur marotte, et il ne nous étonnerait pas qu'ils tentent de forcer l'Union à les admettre malgré elle dans son sein.

Malheureusement pour eux, la perspective de cette acquisition n'a pas l'air d'enthousiasmer notre gouvernement et nos populations; ils n'en voient pas bien clairement les avantages. Ce ne sont pas seulement les planteurs sucriers de la Louisiane qui sont de cet avis, mais une grande partie de la Presse des différents Etats du Nord et du Sud. "A quoi bon, cette annexion de pays lointains dont la garde nous coûterait beaucoup plus qu'il ne nous rapporteraient? Les planteurs sucriers et les trafiquants de ces îles y gagneraient, incontestablement; mais l'Union n'a pas à faire les affaires de ces messieurs. Elle n'est nullement obligée de les enrichir à ses dépends. Donc, pas d'annexion des îles Hawaii."

Attendons-nous, cependant, à voir cette sotte question remise plus dune fois sur le tapis.

L'interdiction de fumer.

L'interdiction de fumer dans les rues, qui vient d'être signifiée par l'empereur Guillaume aux officiers et soldats de la garnison de Berlin, paraîtra sans doute à Paris une mesure légèrement autocratique.

Elle surprendra moins à Saint-Pétersbourg, où, il y a encore cinquante ans, cette prohibition s'étendait aux civils et même aux étrangers.

Horace Vernet en sut quelque chose.

Ayant été pris fumant un gros cigare sur les quais de la Néva, il se vit condamner à cinquante roubles d'amende.

Le lendemain, comme il se trouvait au palais impérial, le tsar Nicolas, qui était dans ses jours de bonne humeur, plaisanta son peintre favori sur la condamnation qu'il avait encourue et dont il se plaignait doucement.

—Cinquante roubles d'amende, lui dit-il en souriant, c'est une misère. Réservez-vous à ce petit malheur.

Sur quoi Horace Vernet ne put retenir cette riposte, qui fit beaucoup rire l'empereur :

—On voit bien, Sire, que vous avez de la fortune !

De la Nouvelle-Orléans à San Francisco.

(SUITE)

San Francisco, 29 mars 1895.

Nous atteignons enfin *El Paso*, où je dois prendre le *Southern Pacific R. R.* J'ai deux heures devant moi. Je profite pour visiter la ville qui me paraît bien bâtie et fort bien entretenue. Elle est, en effet, telle qu'elle paraît au premier abord. Beaux magasins, rues bien alignées, bien pavées en pierres, et propres, jolies maisons blanches; mais point de vie, point d'activité, point de mouvement. La ville semble endormie encore à midi. Je n'y découvre aucune curiosité architecturale ou historique. La frontière du Mexique est à quelques centaines de pas de la ville; je brûle du désir de la traverser, afin de pouvoir me vanter d'avoir mis le pied sur le sol mexicain; l'heure ne m'en laisse pas le temps. La pendule d'un monument sonne un coup; c'est le moment de partir.

Avant de quitter *El Paso*, un mot sur la ligne que je viens de quitter, le *Texas & Pacific* Les chars de la compagnie sont confortables, luxueux même; les conducteurs et autres employés du train sont polis et fort accomodants. Ce dernier point a une importance capitale que comprendront bien ceux qui ont l'habitude de voyager. Que de fois j'ai trouvé des conducteurs rogues et mal élevés, ne répondant pas, ou répondant brutalement aux renseignements demandés d'une façon polie.

Autre chose qui a bien sa valeur : les trains de cette ligne ne cahotent pas; ce qui fait qu'à l'arrivée, le voyageur se trouve aussi dispo qu'au départ.

—Maintenant nous courons sur la voie du Southern Pacific. A 50 ou 60 milles de distance, nous entrons dans le désert, le véritable désert, sans culture ni habitations, au sable blanc que le vent soulève et projette contre les vitres du char, et qui pénètre en poussière fine et serrée, blanchissant nos habits, les boiseries et les velours de nos compartiments. La végétation renait, et avec elle la vie, à *Yuma*, ville construite sur le fleuve Colorado, qui sépare l'Etat de ce nom de la Californie. Des Indiens s'approchent du train et nous offrent des arcs, des flèches et des carquois. Je m'informe et j'apprends qu'il y a là une forte Réserve indienne, au pied du fort qui s'élève en face de la gare, sur la rive droite du fleuve. Ce fort est en même temps une prison.

Nous roulons encore dans le désert, plus aride, plus blanc. Pas un brin d'herbe, pas une goutte d'eau. Tout à coup, nous distinguons un cours d'eau à notre gauche, à une distance de 500 mètres environ. Je demande à mon voisin comment s'appelle cette rivière. Il sourit et me dit de regarder à droite et en avant du train. Il y a aussi de l'eau, des lacs vers lesquels nous nous dirigeons. Mon voisin sourit toujours et ne dit plus mot. "Bon, murmurai-je, nous allons passer sur l'eau." Mais plus nous avançons, plus l'eau s'éloigne, et le voisin voyant les efforts d'imagination que je fais pour comprendre et mon ahurissement, finit par me dire : "That is the mirage."

C'était bien le mirage, le mirage des déserts d'Afrique, qui nourrit d'espoir et désappointe si cruellement le voyageur altéré.

Enfin voici des montagnes, de vraies et grandes montagnes, avec leurs cimes couvertes de neige. Il y en a à droite; il y en a à gauche; il y en a devant nous : ce sont les *Montagnes Rocheuses*. La locomotive,—ou plutôt les locomotives, car on en a accouplé deux,—souffrent furieusement dans leurs efforts pour tirer les wagons. Nous montons une côte rapide. Nous contournons les hauteurs, nous grimpons aux flancs des ravins, jusqu'à Beaumont, point culminant de la voie qui est à une altitude de 2566 pieds. Nous allons descendre le versant opposé et bientôt entrer dans les belles plaines cultivées de la Californie.

Mound City! voici des champs immenses d'arbres fruitiers, plantés symétriquement et par ordre d'espèces : poiriers, pommiers, pruniers, pêchers. De la vigne, très-peu. Nous sommes encore à plus de 1200 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Ontario!

"Ah! quel spectacle enchanteur!" m'écrial-je tout-à-coup comme Raoul de Nangis, surpris, charmé, C'est un nid de verdure et de fleurs. Au milieu de cette verdure et de ces fleurs, des cottages blancs, de petits châteaux, aperçus par échappées; de grandes avenues, larges, plantées d'arbres aux espèces variées, aux mille nuances, ceux-là éblouissants de fleurs éclatantes, ceux-ci étalant des grapes jaunes ou rouges, d'autres réflétant toutes les variétés de tons de la couleur verte. Les arbustes fleuris servent de barrière aux jardins, les lis blancs, rouges et jaunes, de bordure aux allées de sable ou de ciment aux méandres nombreux. Les marguerites, les dahlias, les crysanthèmes, le muget et des variétés de fleurs à l'infini ornent les parterres et embaument l'air. Les lilas sont épanouis dans les bosquets ombreux, à côté d'autres arbustes aux fleurs multicolores dont je ne connais ni les noms, ni les espèces

Nos historiens religieux ou profanes se sont certainement trompés quand ils ont placé le Paradis Terrestre en Orient. Le voici, là, devant mes yeux éblouis, à moins peut-être qu'il n'ait été transporté d'Orient dans ce coin de la Californie.

Il me vient encore, en admirant cette merveilleuse localité, une réminiscence d'opéra. Mon esprit chante avec Vasco de Gama :

O, Paradis, sorti de l'onde!
Ciel si bleu! ciel si beau!
Dont mes yeux sont ravis....

Quand Chateaubriand visita les Etats-Unis, la Californie moderne, et Ontario et Pomona n'existaient pas encore; sans quoi ce grand peintre de la nature eut assurément porté ses pas vers ce jardin entouré et sillonné de parterres éclatants, et ma pauvre et faible plume n'aurait pas à essayer aujourd'hui une description au-dessus de ses forces. Il l'eût fait, lui, l'auteur à jamais fameux d'*Attala* et des *Chactas*, avec cette puissance, ce génie descriptif qui n'a pas encore été dépassé.

Nous ne sommes plus qu'à 3 heures de Los Angeles. Tout le chemin à parcourir offre le même magique aspect : vastes champs plantés d'arbres fruitiers; fleurs partout; orangeries immenses avec leurs fruits rouges ployant les branches qui soutiennent de solides tuteurs, et qui, sans cela, ne pourraient résister au lourd fardeau qu'elles portent.

Sept heures du soir: Los Angeles! Me voici enfin dans cette métropole de la Californie du Sud, après un voyage en chemin de fer de trois jours qui ne m'a pas paru durer trois heures.

LOUIS DE MONTPOUTIER.

UN GLORIEUX ANNIVERSAIRE.

LA TOMBE D'UN HÉROS.

N'est-ce pas douloureux autant que glorieux que nous devrions écrire en parlant de l'anniversaire de cette sanglante lutte qui dura deux jours et qui, si elle nous valut une heure de triomphe, nous valut bien des heures d'amertume et fit couler un sang généreux.

Cette date du 6 avril est ineffaçable dans le cœur de tout Louisianais; elle y a été marquée au burin; mais hélas! au prix des plus cruels sacrifices.

Elle nous revient cette année, et le temps, ce puissant disolvant, n'a pas affaibli les sentiments que nous éprouvions il y a plus de trente ans, quand dans les plaines de Shiloh nos pères, nos frères portaient haut et ferme le drapeau de la Cause Perdue.

Ce ne sont pas des héros en pleine vie que nous avons le devoir de saluer aujourd'hui; mais les tombes de ces preux tombés là-bas et ramenés parmi nous.

Est-il un culte plus beau que celui des Morts? culte par lequel les vivants s'élèvent à des hauteurs infinies, et se rapprochent de ceux que le néant a pu leur reprendre, mais qu'ils revoyent quand même couronnés d'une auréole de gloire et de bonheur.

La foule sillonnera aujourd'hui toutes les nécropoles où dorment ces braves, elle ira fleurir leurs tombeaux. Un de ceux-là renferme les restes du Père Turgis, ce prêtre-soldat qui, malgré les hontes que la défaite lui fit boire, sut demeurer une des plus sublimes figures de son temps.

Deux individualités étaient en lui : le ministre de Dieu qui comprenait si bien la vocation à laquelle l'ayaient appelé ses croyances, sa piété, son esprit de sacrifice; et le patriote qui, bien qu'il fût prêtre, n'hésita pas à s'enrôler sous les drapeaux quand vint la grande levée de boucliers. Ce n'était pas la soif du sang qui le poussait à ainsi agir, mais bien le désir de gagner des âmes à la sainte cause,

Ceux qui furent témoins de ses prouesses, pourraient dire ce qu'il déploya de courage, d'héoïsme dans les mêlées, penché sur les mourants et leur glissant aux oreilles des paroles de consolation, leur montrant le ciel vers lequel allaient s'envoler leurs âmes.

Si les morts ont des visions de la terre, le bon père Turgis bénira les pieuses mains qui aujourd'hui sèmeront les fleurs sur son tertre gagonné,

A. C.

"Henri Lacordaire. — Nouvelles Lettres,"

Dans ce recueil, Mme V. Ladey et M. P. de Vyré publient environ cent lettres inédites de Lacordaire au compagnon d'enfance qui fut un de ses plus chers amis, J.-B. Victor Ladey (mort à Dijon, en 1879, doyen de la Faculté de Droit) —Embrassant une période de près de trente années (1822-1850), ces lettres permettre de suivre l'éminent orateur aux diverses étapes de sa carrière,—d'abord en son court et brillant passage au barreau parisien et dans l'heureuse "solitude" de Saint-Sulpice, puis dans l'obscurité voulue d'un humble sacerdoce, enfin, parmi les épreuves et les joies d'un apostolat éclatant.

Il appartient aux biographes de glaner les particularités ignorées ou peu connues que révèle cette correspondance. Elle nous met à même de comprendre, en l'admirant, la rare beauté de l'intimité durable qui s'établit, dès les bancs de l'école, entre Lacordaire et des hommes tels que Boissard et Ladey, Lorain et Foisset; et il semble que, de ces pages tout aimables et d'un tour si aisé, se dégage, mieux encore que ses autres écrits, la "doctrine de l'amitié" telle que la concevait Lacordaire, profonde, inébranlable, cela va de soi, mais clairvoyante aussi, et surtout indulgente, "celui-là, disait-il, en effet, n'aura jamais d'amis qui ne voudra que des amis parfaits."

Si l'on veut bien connaître la profondeur des sentiments de l'illustre religieux, il suffira de lire quelques-unes des lettres affectueuses et réconfortantes qu'il adressait, du séminaire, à Victor Ladey, l'ami de prédilection, "dont il ne prenait pas moins à cœur les intérêts éternels que le bonheur en cette vie."

LES QUATRAINS CÉLÈBRES

D'Arnault à Bonaparte, après le traité de Campo-Formio :

Aucune gloire désormais
Ne vous sera donc étrangère,
Et vous savez faire la paix
Comme vous avez fait la guerre.

Ne nous lassons pas de monter et de descendre : il y a des misères à tous les étages.

ADOLPHE D'HOUDETOT.

Lettres du maréchal de Saint-Arnaud.

Quelques lettres du maréchal, qui fut le principal collaborateur, avec M. le duc de Morny, de Louis Napoléon dans le coup d'Etat du 2 décembre 1851, vont être publiées.

Elles ont été réunies avec des notes partionlières par le Dr Cabrol, médecin en chef de l'état-major de l'armée d'Orient et par M. Paul de Régla.

Citons quelques unes de ces pièces curieuses qui nous montrent un Saint-Arnaud inconnu, Saint-Arnaud sentimental, père de famille modèle.

Ainsi, le 14 mai 1854, il écrit à sa fille :

Penses-tu à nous, à ton père qui te chérit avec une tendresse qu'on n'exprime pas, parce qu'elle est au-dessus de tout? J'ai été obligé de renoncer à donner chaque jour, matin et soir, un baiser de souvenir et de regret à ton image chérie, parce que cela me causait des émotions si vives qu'elles étaient suivies de crises douloureuses. Tu es là près de moi, sur ma table, mais cachée, fermée, tu ne vis bien que dans mon pauvre cœur, qui ne s'accoutume pas à ton absence, hélas!

Et il revient sur cette pensée quelques jours après, le 18 mai. Il écrit de Yeni-Keuï :

J'ai été obligé d'éloigner les visites à ton portrait, je le baisais trop, je m'attendrissais, je pleurais et j'avais une petite crise de suite. Je ne te fais plus coucher près de moi et tu reposes sur ma commode, où je te retrouve le matin et le soir et où je te dis ma pensée.

Et de Gallipoli, le 30 mai :

Dans toutes mes courses, ma Louise chérie, j'ai un fidèle compagnon de voyage, ton portrait, qui ne me quitte pas et me fait à la fois beaucoup de bien et beaucoup de mal. Je le couvre de baisers et de larmes, je le presse sur mon cœur, et l'absence, crois-le bien, m'est plus cruelle qu'à toi-même. Tu es ma fille chérie. Toutes mes pensées amères et douces vont à toi, et les émotions me font toujours mal. C'est l'avant-coureur inévitable d'une crise—je le sais et je ne puis me corriger. Quand j'ai bien embrassé ton portrait, je pleure et Dieu ne m'accorde ni force ni raison et cependant je le prie nuit et jour. Sois plus raisonnable que moi pour ton repos.

Avant de quitter Varna pour visiter Bourgas, le maréchal écrit à sa fille :

Varna, 9 juin 1854.

Quelles préoccupations continuelles, ma Louise! toujours l'esprit tendu par une chose ou par une autre. Quelle responsabilité absorbante! C'est effrayant d'y songer.

Ceux qui font des plans de campagne en buvant du champagne à Paris ou en faisant des voyages de plaisir devraient être envoyés un mois ici avec moi. Ils verraient la vie que je mène et seraient dégoûtés pour toujours de la guerre et des plans de campagne et de la politique....

La guerre est bien difficile dans un pays où il est impossible de se procurer aucun renseignement sur l'ennemi. Les alliés ne sont pas plus avancés que nous. Nous n'avons jamais rien de positif et les nouvelles se succèdent et se contredisent presque toujours et avec une exagération puérile. Je cherche à me renseigner, mais je crois que j'aurai bien de la peine.

J'aurai de tes nouvelles le 11, ma Louise bien-aimée, et je les attends avec impatience. Cette lettre sera partie la veille de manière que je ne pourrai te répondre que par le courrier du 15. C'est assez mal arrangé, mais c'est l'histoire de tous les courriers éloignés. Cela ne m'empêche pas de te dire que je t'aime bien, que je pense à toi sans cesse et que l'absence me pèse horriblement. Que sera-ce dans six mois? Que sera ce dans un an? Je ne prévois pas la fin de tout ceci et personne ne la prévoit plus que moi.

La politique ne marche pas plus vite que les bateaux qui me portent ma cavalerie et mon artillerie. Si le bon Dieu ne se mêle pas de tout cela, nous patauderons longtemps.

....Adieu, je t'aime de cœur, ma Louise, et je t'envois mille tendres baisers du fond de l'âme.

Ton père,
Maréchal A. de St-A.

Le 14 juin, les flottes anglaise et française sont concentrées sur le Bosphore. L'heure de l'action s'approche; Saint-Arnaud est plein de confiance. Mais les soucis du commandement n'ont point altéré son aimable philosophie, et voici la lettre exquise qu'il adresse à sa fille ce jour-là :

Yeni-Keuï, le 14 juin 1854.

Ma Louise bien-aimée, j'ai reçu tes deux lettres du 27 mai hier et j'y réponds aujourd'hui. Je les ai lues et relues cent fois et à chaque mot bon et gracieux je donnais un baiser à ton portrait.

Je trouve que ton style gagne beaucoup, ma fille chérie, et j'en éprouve un vif plaisir. Ordinairement les femmes écrivent très bien et généralement mieux que les hommes. Le style, c'est le secret du cœur. Il faut s'efforcer de le rendre correct et c'est une affaire d'habitude et d'un peu de soin.

Pour bien écrire, il faut écrire simplement et que la plume écrive pour ainsi dire sous la dictée de la pensée. Une lettre ne souffre pas comme la conversation une expression commune et triviale. Il faut choisir ses mots et donner de la couleur à sa pensée. Ce qui est d'abord un travail devient ensuite une chose toute naturelle et l'on écrit comme l'on parle. Tu as déjà fait par l'obligation d'écrire davantage des progrès réels, et dans un an tu auras un style charmant. Tu as écrit de jolies petites choses à la maréchale qui en a été très heureuse, elle te le dira elle-même.

Tu fais des projets de courses à la Daulière et à Nolay, mais cela ne te fatiguera-t-il pas? Soigne bien ta santé.—Soigne bien ton petit. Si tu as un fils, cela fera ta consolation. Maurice se met en fureur quand on lui dit qu'il aura une fille; il est très amusant, comme si cela dépendait de quelqu'un.... quand même il aurait dix filles, il les aimerait toutes; moi je n'en ai eu qu'une, mais je l'aime plus que dix.

Toutes mes troupes sont en mouvement par terre et par mer. On ne se doute pas à Paris de tout le mal que je me donne ici. Pourvu que je réussisse!.. Ne te monte pas la tête au sujet de mes grandeurs, ma Louise chérie, je ne fais que mon devoir et tout cela ne m'éblouit pas.... C'est du néant près de la grandeur de Dieu. Tu me verras toujours le même avec le même cœur pour toi, la même affection simple pour mes amis, la même affabilité envers ceux qui m'approcheront. L'orgueil ni la vanité n'auront jamais de prise sur ton père. Je fais ce que je peux pour servir mon pays et mon Empereur, le reste est dans les mains de Dieu.... Tu ne m'admireras pas, mais tu m'aimeras toujours.... moi je t'admirerai et t'aimerai.

Ton mari continue à être très bien et à bien se porter. Nous parlons souvent de toi—il doit t'écrire très régulièrement comme nous tous. Ta petite mère va bien.... elle engraisse et sa santé est meilleure qu'en France. L'air du Bosphore lui convient.

J'espère avoir encore une lettre de toi aujourd'hui; si elle m'arrive je te ferai vite quelques lignes de réponse demain matin.

Adieu, ma Louise chérie, je t'envoie du fond de mon cœur de bien tendres baisers.

Ton père,
Maréchal de St-A.

D'Yeni-Keuï encore, six jours après, le maréchal, au moment du départ, écrit :

Quartier général, 20 juin 1854.

Voici la dernière lettre que tu recevras de moi de Yeni-Keuï, ma fille chérie, et je réponds à ta lettre du 8 juin encore datée de Montlaix.

....Tu étais un peu triste en m'écrivant, ma Louise chérie; mon cœur a senti cela à l'ensemble de ta lettre.—Cela m'afflige. Dans ce monde nous avons tous besoin de courage, de philosophie et de résignation, et les cœurs les mieux placés sont ceux qui en ont davantage. Le découragement ne sied qu'aux âmes faibles; l'exaltation fait du mal et ne plaît pas à Dieu, qui n'aime que le calme et la prière. Moi, je prie sans cesse pour toi et tu ne me refuseras pas de t'aimer mille fois plus que tu ne peux m'aimer. Un père aime toujours ses enfants bien plus qu'il ne peut en être aimé.

Nous ne sommes peut-être qu'au commencement des épreuves—qui sait combien de temps cette guerre peut durer? Les Russes jouent serré et jouent bien. Ce n'est pas une petite affaire que de les obliger à la paix. Pour cela, il faut bien les rosser, je vais l'essayer, mais tout est entre les mains de Dieu.

J'ai toujours le temps de penser à toi, et beaucoup trop, et de t'aimer aussi beaucoup trop pour mon repos. Si les portraits pouvaient parler, le tien te le dirait. Oui, je me sens aimé de toi, mais je t'aime tant!

.....Espérons. Tu crois que j'ai plus de courage que toi.....j'en ai beaucoup pour certaines choses et pas du tout pour d'autres.

Je t'écrirai de Varna, ma Louise bien aimée, avant d'entrer en campagne, et alors les communications deviendront plus rares—ne t'en inquiète pas. Je penserai à toi et je t'aimerai toujours de même. Ma santé est bonne. J'ai de petites crises, mais sans grande importance. Je n'ai pas besoin de te dire que j'aurai soin de Maurice comme de mon propre fils.

Adieu; je t'envois des millions de baisers bien tendres.

Ton père,
Maréchal A. de St.-A.

Trois mois se sont écoulés. La campagne, victorieusement menée, touche à l'instant décisif :

Crimée, Old-Fort, 16 septembre 1854.

Ma Louise chérie, je suis en Crimée depuis le 14!.... Toute l'armée a débarqué au cri de : "Vive l'Empereur!" Hier on a continué et on finira, je l'espère, ce soir.... Demain 17, je marcherai sur l'Alma où les Russes m'attendent, mais en petit nombre et démoralisés—je les battrai et je continuerai ma marche sur Katcha..... Je compte bien être établi à Bolbek, le 20. Tout s'est admirablement passé, nous n'avons vu que quelques vedettes russes; j'ai fait quelques prisonniers. Ma santé se soutient au milieu des crises et des souffrances. Il est temps que tout finisse et que j'aille me reposer.

Ai je besoin de te dire, ma Louise chérie, que malgré toutes mes préoccupations, mes souffrances, je pense toujours à toi—je raconte mes peines à ton portrait qui s'use dans ma poche?

Je t'envois avec un baiser une petite fleur rouge cueillie sous ma tente même.

Adieu, je suis fatigué et il faut que je monte à cheval, je t'aime tendrement et je t'embrasse de cœur.

Ton père,
Maréchal A. de St-A.

Et cinq jours après :

Champ de bataille d'Alma, 21 septembre 1854.

Ma Louise bien-aimée,

Je t'écris sur l'emplacement même du bivouac qu'occupait le prince Mentschikoff hier matin!.... J'ai battu complètement et mis en déroute 46,000 Russes qui s'étaient fortifiés sur les hauteurs d'Alma. La besogne a été rude et bien faite, au cris de: "Vive l'Empereur!" Demain je marche sur la Katcha.

Ma santé se soutient au milieu des crises et des devoirs, mais j'ai le cœur content. Maintenant les Russes ne tiendront jamais devant nous; hier ils croyaient leurs positions inexpugnables.

Le général Canrobert a été légèrement blessé et le général Thomas grièvement. Je t'écrirai demain ou après-demain plus longuement Donne de mes nouvelles à ton oncle; je lui écrirai si j'ai un moment.

Adieu, ma fille. Donne des nouvelles à la famille de ton mari.

Je t'aime et t'embrasse bien tendrement, ainsi que ma petite-fille.

Ton père,
Maréchal A. de St A.

Cette lettre est la dernière que le maréchal ait écrit à sa fille. Epuisé par les fatigues de la campagne et par la maladie de cœur dont il souffrait depuis de longs mois, il succombait le 29 septembre à la crise cholérique qui l'avait terrassé huit jours auparavant, le lendemain même de la victoire de l'Alma.

Voyageurs arrivés aux principaux hôtels.

Mlle Emma Hudson, Mlle Georgiana Hudson, Toledo, O; Patrick Walsh et femme, Augusta, Gie; H Kreinter, S E Cremin, New York; E H Titton, Boston, Mass; M J Bond, C S Baker, Clarksborough, Miss; V A Goddard, Saginaw, Mich; B B Lowenson et femme, Mlle Frankel, Louisville, Ky; B Turner, Pineville, Lne; A P Mearman et femme, Geo Preagle, Jno J Dulles, New-York; J J Craig, Nouvelle-Ibérie; Mme Chas E Breckworth, Buffalo; A Rhodes, Houston, Tex; E F Cosner, Phila; Harry White, St-Louis, Mo; W Wurdham, Orange; J Hyo, Houma, Lne; C Moller, Savannah; Reckle, Louisville, Ky; Cosner, Mgr U S Marine Band; C P Johnson et femme, Chicago, Ill; Miss Johnson, Chicago, Ill; F A Baggs New York; Chas Knowlton, Baton Rouge, Lne; Ben Stearn, New York; E A Shores, Ashland; C T Alexander, Natchez; N Van Pakeu, Syracuse, New York; T P Morris et femme, Wataska, Ill; J C Ball, C L Barr, Chicago, Ill; J O Webster Danville, Ills; S Nye Ross, E A Plow, Louisiane.

LA CATASTROPHE D'HIER.

La population a été vivement émotionnée hier matin quand s'est répandue en ville la nouvelle d'une explosion à la suite de laquelle nombre de personnes avaient été tuées et d'autres blessées plus ou moins grièvement.

C'est avec un serrement de cœur qu'on a lu les navrants détails de cette catastrophe dont on ne connait pas encore la véritable origine.

N'est-il pas déplorable que pareil accident se puisse produire dans un quartier populeux, dans le centre même d'une ville?

La vente de poudre à fusil devrait être interdite dans certaines limites de la ville, c'est le meilleur, c'est le seul moyen d'empêcher d'imprudentes personnes qui en font le commerce d'en avoir une trop grande quantité en magasin.

C'est par milliers que les curieux se sont portés sur le théâtre de l'explosion.

Les premiers à s'y montrer ont été l'Archevêque et deux de ses prêtres, non pas en curieux, mais en ministres de Dien, prêts à prodiguer aux mourants, le cas échéant, les dernières, les suprêmes consolations de leur ministère.

LOUISIANE.

Nous avons d'excellentes nouvelles; des paroisses, surtout de celles de la région sucrière. Tous les journaux qui nous arrivent témoignent leur satisfaction du temps favorable qui s'y prolonge depuis douze ou quinze jours. Nous n'en exceptons aucune localité. C'est la même situation, la même joie que nous avons à constater dans les paroisses Ascension, Pointe-Coupée, West Baton Rouge, Lafourche, Terrebonne, Ste-Marie, Avoyelles, St-Jean-Baptiste, Calcasieu. "Juste le temps qu'il nous fallait, et au moment où il nous le fallait," disent-ils presque tous.

Aussi, a-t-on plus labouré, cette semaine, que pendant tous le reste du mois de février.

Le mois de mars n'a guère changé: il est resté presque constamment plus froid qu'à l'ordinaire. Aussi, la végétation, en général, est-elle fort en retard.

La canne promet de donner une belle récolte. Le plant a commencé à lever et il le fait avec rapidité. On sait qu'il avait été saisi par la gelée du 8 février et tué jusqu'à ras de terre.

Nous avons entendu proférer quelques plaintes sur la tige, que l'on trouve en certains endroits un peu trop faible. Les souches sont cependant en meilleur état qu'on ne s'y attendait. On dirait que le froid ne les a pas attaquées plus qu'à l'ordinaire, bien qu'il ait été terrible. On en donne la raison que voici : C'est que le sol était très sec et la terre, bien drainée.

Ajoutons qu'il a plu beaucoup moins qu'à l'ordinaire. Les souches ont été ainsi préservées du froid. Dans les paroisses supérieures, le mal a été plus considérable. Mais si le temps reste favorable, comme maintenant, tout peut encore être sauvé, et là où l'on craignait de faire les plus grosses pertes, on pourra encore obtenir une bonne moyenne.

—On a semé déjà passablement de riz, mais le reste, c'est à dire la majeure partie, ne le sera que durant le mois d'avril. La culture en sera acorne, cette année. On en fera beaucoup plus dans les paroisses du Sud-ouest et au moins autant, le long du fleuve.

Il semble que l'on ne se préoccupe pas beaucoup du coton, mais partout on songe à faire du maïs; on en a même déjà semé une assez grande quantité

Quant aux pommes de terre, on en aura probablement une énorme récolte. La pomme de terre est à la mode, cette année.

On redoute beaucoup une sécheresse. Les résultats en seraient désastreux, car la terre est bien sèche. Il faut de la pluie pour désaltérer la terre et activer la végétation.

Parmi les régions qui bénéficient en ce moment du temps favorable, il faut citer en premier lieu la partie inférieure du bayou Lafourche. La végétation y est très avancée, plus peut-être que partout ailleurs. En quelques endroits, on distingue parfaitement les sillons Pour ne citer qu'un exemple, sur l'habitation Valentine, appartenant à M. J. A. Badeaux, les souches de première année sont superbes. On n'en peut dire autant des souches de seconde année; elles laissent à désirer. On n'est même pas sûr qu'elles réussissent.

—En dépit de toutes leurs mésaventures, de leurs infortunes, dues entièrement, il faut l'avouer, aux fautes impardonnables du Congrès, nos planteurs sucriers n'ont perdu ni le courage ni la confiance.

D'abord, ils croient qu'une prime, même partielle, comme celle qu'on a daigné leur accorder avec tant de mauvaise grâce et tant de parcimonie, leur permettra de payer, au moins une partie de leurs dettes et de préparer convenablement la prochaine récolte.

Ils savent aussi que la récolte de sucre de Cuba est en déficit d'un bon cinquième, si ce n'est d'un quart Or, les Etats-Unis sont le principal marché où les sucres cubains trouvent un placement. De ce côté-là, les recettes seront beaucoup moins abondantes qu'à l'ordinaire. Il y a donc à espérer qu'une hausse aura lieu sur ce produit, cette année.

Enfin, il est à peu près certain que les nouvelles sources de revenu que s'est créées le gouvernement, en haine de la prime et des droits d'entrée sur les sucres étrangers, ne rendront pas ce que l'on attendait. Bon gré, mal gré, le Congrès sera donc obligé de relever les droits d'entrée, de les établir presqu'au même taux qu'auparavant. C'est là une idée fixe chez nos planteurs. Aussi sont-ils pleins d'espoir et ont-ils la conviction de pouvoir sortir bientôt de leurs embarras financiers, de retrouver leur ancienne prospérité. C'est ce qui explique l'activité qu'ils déploient en ce moment.

DEPECHES Télégraphiques.

TRANSMISES A L'ABEILLE.

Nouvelles Européennes.

Le procès Wilde-Queensbury.

Presse Associée du Sud.

Londres, 5 avril—Le procès intenté par Oscar Wilde au marquis de Queensbury s'est terminé ce matin par un verdict en faveur de l'accusé.

Le jury a non seulement trouvé que le marquis de Queensbury n'est pas coupable de libelle, mais que ses déclarations sont fondées et n'ont été faites que pour le bien public.

La vieille cour de justice était comble ce matin lorsque Carson a terminé sa plaidoierie en faveur du marquis de Queensbury.

Ce serait mon pénible devoir, dit l'orateur, d'appeler au banc des témoins les hommes qui parleraient franchement de la nature de leurs rapports avec le plaignant Wilde.

L'âge de ces individus varie de 18 à 25 ans; ils appartiennent à la classe des valets, des domestiques; ils n'appartiennent pas à la classe de Wilde: ils ne sont versés ni en art ni en littérature, et, cependant, ils appellent le distingué auteur dramatique par son petit nom, Oscar: et lui, en retour, les appelle Charlie, Freddie, etc.

M. Carson ajoute qu'il voudrait produire des témoignages accablants prouvant l'immoralité de ce Wilde.

Sir Edward Clarke, interrompant M. Carson, dit qu'il a pris une grande responsabilité en défendant Wilde contre les accusations portées contre lui par le marquis de Queensbury. A propos des œuvres littéraires que Wilde a publiées et sur lesquelles Carson l'a questionné, l'avocat déclare qu'il est arrivé à la pénible conclusion de ne pouvoir attendre du jury un verdict de culpabilité, après les paroles rapportées par l'accusé, c'est-à-dire que Wilde se pose en dévot des pratiques contre nature.

Il s'est entretenu avec M. Wilde pendant l'ajournement de la cour, et afin d'éviter au tribunal les détails pénibles des débats, il est prêt à accepter le verdict du jury au sujet de la littérature de son client.

Le juge s'est interposé et a dit: Si le jury consent à rendre un verdict sur une partie de l'accusation, il doit rendre un verdict de coupable ou non coupable sur l'ensemble du cas.

Les jurés ont rendu aussitôt un verdict négatif, que Sir Clarke a accepté, et ils ont ajouté que les accusations portées contre Wilde par le marquis de Queensbury, pour lesquelles le procès a été intenté, étaient fondées, et qu'elles ont été faites dans l'intérêt public.

Après la proclamation du verdict, le marquis de Queensbury a quitté la salle d'audience au milieu d'acclamations enthousiastes.

Le juge a condamné Wilde à tous les frais du procès.

M. Wilde n'était pas à la cour ce matin; il s'est rendu, avec un compagnon, de la cour à l'hôtel Hoborn, où lord Alfred Douglas et un de ses camarades l'ont rejoint. Tous quatre ont lunché dans une chambre privée; la voiture de Wilde stationnait devant l'hôtel.

L'*Evening News* a reçu de Wilde la lettre suivante, écrite sur du papier portant l'entête de l'hôtel Hoborn.

"Il m'était impossible de prouver ma plainte sans envoyer lord Alfred Douglass témoigner contre son père. Il était extrêmement anxieux de le faire, mais je n'ai pas voulu le lui permettre.

Plutôt que de le placer dans une position si pénible, j'ai pris la résolution d'abandonner l'affaire et de supporter l'ignominie et la honte qui peuvent résulter de la persécution du marquis de Queensbury.

Signé: OSCAR WILDE.

M. Wilde a quitté précipitamment la cour pendant la déclaration de sir Edward Clarke. Son arrestation n'a pas encore été ordonnée.

Les Chrétiens de la Terre Sainte.

Presse Associée du Sud.

Washington, 5 avril—Des ordres urgents ont été envoyés à l'amiral Kirkland pour réunir les navires sous son commandement sur les côtes de la Terre Sainte, afin de prévenir un massacre des chrétiens.

Arrestation projetée.

Presse Associée du Sud.

Londres, 5 avril—A trois heures et demie de l'après-midi, un aveugle, dont le nom n'est pas donné, s'est présenté au poste de police de Bow Street et a obtenu un mandat d'arrêt pour agir immédiatement. Les fonctionnaires du poste ont refusé de donner le nom de la personne pour qui le mandat d'arrêt a été délivré.

Les Conditions de Paix.

Presse Associée du Sud.

Londres, 5 avril.—Une dépêche au *Central News*, de Shang Haï, rapporte, sous bonne autorité, que